

PHILIPPE ATIENZA LE BOTTIER DU VIADUC DES ARTS

A l'échelle de notre petit univers c'est un véritable événement. Les amateurs avertis, et plus particulièrement parmi ceux-ci les lecteurs de peinture, connaissent le nom et la réputation de Philippe Atienza. Au fil des années et de nos pages, ils ont découvert les réalisations de celui qui fut pendant vingt ans le maître bottier de John Lobb d'abord, puis de Massaro. Aujourd'hui l'homme de l'art boucle la boucle et s'installe à son compte. Les connaisseurs auront donc désormais la possibilité de le rencontrer pour discuter de leur passion commune dans son propre atelier du 12^{ème} arrondissement parisien. C'est là qu'il nous a reçus.

A cinquante ans il a décidé de donner un nouveau sens à sa carrière. La dernière ligne droite et la concrétisation d'une vie d'apprentissage et de pratique, d'humilité et d'excellence aussi. Philippe Atienza est Compagnon du Devoir. Ceux qui connaissent cette respectable institution savent le degré d'engagement qu'elle suppose, son exigence et la qualité de son enseignement, son éthique aussi : hospitalité, transmission, protection, formation, carrière... une véritable profession de foi. C'est une voie que l'on emprunte tôt et qui réclame son tribut d'heures de travail et de perfectionnement - cent fois sur le métier... Ici les 35 heures syndicales n'ont pas cours, ou alors s'appliquent pour trois jours. Un long parcours, aussi enrichissant en terme technique au humain. Jusqu'à cette année sa carrière se résumait à deux noms, et quels noms : John Lobb et Massaro, excusez du peu...

A cinquante ans Philippe a appris la maîtrise du geste, le recul sur le travail aussi. Trente ans d'expérience, de l'homme d'abord (chez Lobb), puis de la femme (chez Massaro), et même des défilés haute couture (pour Chanel, chez Massaro toujours). Lui-même formé par le meilleur il a, son tour venu, formé une génération de jeunes ouvriers, et n'en a pas fini avec cette valeur sacrée de la transmission des savoir-faire séculaires. Arrivé à son âge où il peut faire ce qui lui plaît, il a décidé d'effectuer un retour aux sources du compagnonnage, de revivre intensément la notion de plaisir du partage artisanal.

A cinquante ans il vient d'ouvrir son premier atelier au coeur du douzième arrondissement, dans un village d'artistes et d'artisans qui lui convient parfaitement. Il y côtoiera désormais des confrères oeuvrant individuellement sur leur établi, à l'ancienne. Et continuera d'y former et y perfectionner la prochaine génération d'apprentis bottiers.

Pointure : *Tu t'installes dans un petit village d'artisans en plein Paris, et c'est un événement dans notre microcosme parce que tu es bien connu de tous les amateurs de très beaux souliers ...*

Philippe Atienza : « Le Viaduc des Arts est l'ancienne voie ferrée qui arrivait à la Bastille avant que l'Opéra soit construit. L'endroit a été réhabilité essentiellement pour l'artisanat d'art, et la Mairie de Paris attribue des arches, des voûtes - c'est pourquoi on parle de *voûtières* pour désigner les artisans qui s'installent ici, où ils trouvent des conditions favorables pour les métiers de l'artisanat, sur des espaces très lumineux et très jolis.

Il est vrai que c'est superbe, et lumineux : de la pierre, d'immenses surfaces vitrées ; l'endroit a un vrai cachet, et évoque spontanément les métiers artisanaux et artistiques.

Ce sont de grandes arches voûtées en pierre, de très grandes parois vitrées, cela donne des espaces très lumineux avec beaucoup de caractère. J'intègre donc une voûte et je deviens bottier voûtière !

Quel type d'artisanat trouve-t-on ici ?

Un maroquinier, des couturières, un tapissier, des ébénistes, des luthiers, des facteurs de pianos ... tous voûtières !

Et il n'y avait pas de bottier ?

Il n'y en a jamais eu, c'est une grande première. Je connais quelques artisans installés ici, ils sont ravis de voir arriver un bottier parce que cela complète un peu un groupe de métiers autour de l'univers de la mode ...





Pas de maître tailleur non plus ?

Pas encore, mais plusieurs petits métiers de l'artisanat autour de l'habillement et de l'élégance.

Pourquoi ce lieu ?

Il est important pour moi de donner une très bonne image du métier de bottier, et pour des raisons de coût les bottiers travaillent souvent en appartement, avec de petits ateliers, ce qui ne donne pas toujours une image contemporaine de notre métier. J'ai voulu trouver un endroit à la hauteur de mes moyens pour faire un bel atelier, et je pense que même un peu excentré par rapport aux endroits où se situe le luxe aujourd'hui, cet espace est vraiment un bel endroit.

On remarque déjà plusieurs établis pour les différents postes : tu as doré et déjà prévu des plans de travail pour un coupeur, un patronier ?...

Les meubles ont constitué mon premier investissement. J'avais une idée précise de la déco de cet atelier, que je voulais de type post-industriel, et il y a donc un petit mobilier de présentation dans cet esprit pour la partie vitrine. Pour la partie atelier, il était essentiel pour moi de faire réaliser de jolis postes de travail sur mesure, afin de pouvoir travailler dans les meilleures conditions – c'est important les conditions de travail dans le bien-être quotidien. Il y a donc une très grande table de coupe, une table de patronage et des établis pour les ouvriers de pied, dont je fais partie – en fait au début je vais utiliser tous les établis.

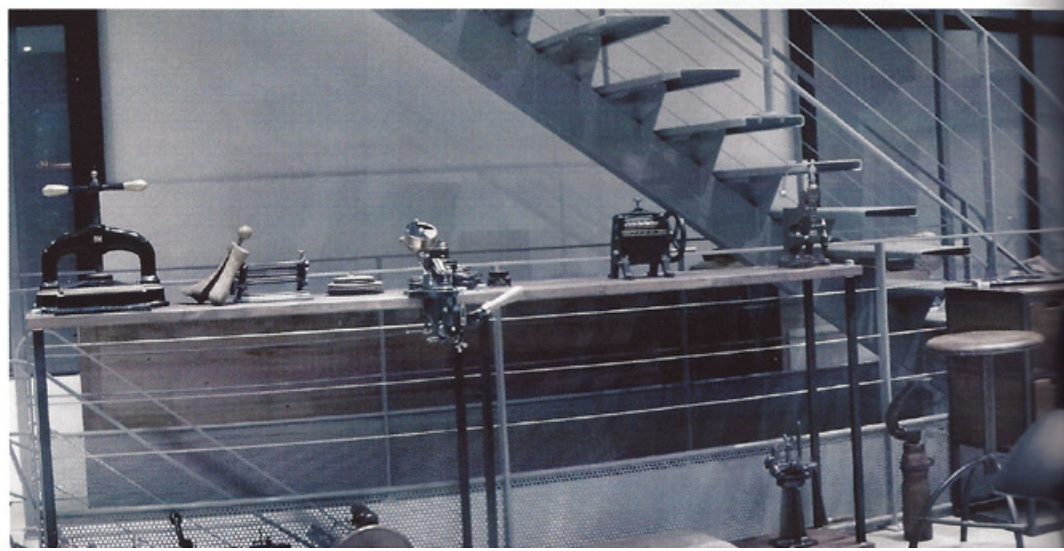
Avec 180 m², tu disposes d'une surface énorme pour un artisan seul : comptes-tu rapidement t'entourer ?

Cela peut être à la fois un atelier d'accueil, un atelier pilote pour les bottiers : un endroit où regrouper les énergies dans le bon sens et se serrer les coudes, s'entraider sans mélanger les genres. Il y a plusieurs axes de travail sur mon projet, et l'un des axes moteurs est la formation. Étant Compagnon, je suis très sensible à la formation et à la transmission de mon métier. On constate aujourd'hui que beaucoup de jeunes hommes qui occupent des postes très intéressants, adorent la chaussure - ils en parlent, sont souvent passionnés et ont envie de découvrir ce métier d'avantage. Or on n'a encore jamais proposé ce type de formation, sous forme de stage, de week-end ou de semaine, à l'issue de laquelle il aurait réalisé lui-même un prototype pour son pied, aurait évalué le chaussant... Il n'est pas question de former des bottiers bien entendu, mais de permettre aux passionnés de toucher du doigt les difficultés du métier et certains tours de main, et de leur permettre de faire leurs propres chaussures. Et quoi qu'il arrive, ils auront une jolie paire à l'issue de la formation.

**FORMÉ PAR GEORGE WILLIAM DICKINSON**

Philippe Atienza a eu la chance d'être engagé par l'un des rares monstres sacrés de l'art bottier : George William Dickinson, alors directeur général d'un John Lobb qui ne proposait pas encore de prêt-à-porter. La carrière militaire de ce dernier dans les services secrets britanniques et ses hauts faits d'armes pendant la guerre, en Egypte notamment, participent de la légende de celui qui fut souvent considéré, durant ses années Lobb, comme une sorte de James Bond en pré-retraite.

« Il a toujours été un modèle, un exemple, confesse Philippe Atienza. Il était directeur général lorsque je suis arrivé, c'était l'époque du développement du prêt-à-porter, les débuts. Les proches l'appelaient Dickie, un sacré bonhomme ! Toujours à réfléchir, à décortiquer, c'est quelqu'un qui adore la lecture, et adore aller au fond des sujets. Quand on lui laissait la parole il était capable de la tenir pendant des heures, mais ce qu'il disait était passionnant, il était passionnant - il est passionnant (aujourd'hui âgé de plus de 90 ans, George Dickinson coule une retraite paisible en Bourgogne, ndr). »



Comment envisages-tu ces formations dans le temps : un jour, deux jours, un week-end ?...

Ce sera adaptable car sous forme de micro-stages pour aborder les différents aspects du métier. Le métier de bottier c'est plusieurs métiers : c'est d'abord la forme, qui représente un gros chantier, ensuite le patronage et la tige, qui donnent la silhouette de la chaussure, puis le montage qui est un autre très gros poste, la connaissance de la matière première, le choix des cuirs, comment cambrer une empeigne de bottine grand cambre...

Avant de devenir maître bottier de John Lobb puis de Massaro, tu as été Compagnon et a donc fait ton apprentissage puis ton Tour de France. Pourquoi ce choix, au départ ?

Au départ je n'étais pas forcément attiré par les études. Je n'étais pas plus bête qu'un autre, travailleur, je montais à cheval et mon rêve était de faire un métier en rapport avec l'équitation. Je suis donc entré chez les Compagnons avec l'idée d'apprendre à faire des bottes d'équitation, puis de former à mon tour parce que c'est le mode de fonctionnement du compagnonnage : entrer en apprentissage, progresser, s'améliorer et transmettre aux plus jeunes. Cette envie de transmettre le geste est propre au métier, on a été accompagné et on a rapidement envie d'accompagner un plus jeune, c'est quelque chose de naturel. Ensuite il y a tout ce qui va autour du compagnonnage.

A quoi penses-tu ?

Aux voyages, à la curiosité, à l'histoire de l'art, à la poursuite d'une instruction que l'on n'a pas eue : on retrouve tout cela chez les Compagnons, et c'est cette curiosité qui nous pousse à apprendre et à progresser. A l'issue de mon compagnonnage je suis entré tout de suite chez John Lobb, à 23 ans. J'y ai fait ma dernière année de compagnonnage et j'ai trouvé qu'on y était bien !

L'atelier était encore dirigé par George Dickinson à l'époque ?

C'était encore Dickinson. J'y suis entré comme ouvrier de pied et suis devenu rapidement patronier. A cette époque la maison envisageait d'interrompre le travail du norvégien en tige et les bottes d'équitation, et ayant eu cette motivation en entrant chez les Compagnons, j'ai dit « Moi, je sais faire ! », et ai indiqué que si on me faisait faire des bottes je souhaitais en faire la conception, le patronage, suivre le travail de tige et faire le montage.

A 24 ans et chez John Lobb, c'est plutôt gonflé !

Je suis arrivé à un bon moment. De fait j'ai fait cela pendant un an, et une opportunité s'est offerte à moi de prendre le poste de patronier. Et bien que le challenge fut un peu élevé pour moi, je l'ai relevé quand on me l'a proposé, et j'ai eu la chance d'être mis sous la coupe d'un ancien piqueur de chez Dalliegrand, qui m'a appris sa spécialité : tous les vendredi après-midi j'allais chez lui et il contrôlait mes patronages, cela a duré un an, il s'appelait Pierrot Guyot. J'ai pris le relais comme cela, et ensuite j'ai volé de mes propres ailes sur le patronage pendant une dizaine d'années chez Lobb.

Etant entré chez Lobb un an avant la fin de ton compagnonnage, c'est là que tu as fait ton chef d'œuvre ?

J'avais fait mon chef d'œuvre. Mais il y a chez les Compagnons une forme d'engagement : on est reçu Compagnon et pendant les deux années qui suivent on poursuit son Tour de France et on forme : on retransmet. En arrivant à Paris j'étais sur ma deuxième année de retransmission, et on était bien à Paris finalement...

Comment progresse-t-on chez John Lobb, dans les traces d'un bottier aussi exceptionnel que Dickinson ?

Pour ce qui me concerne, la progression est d'abord passée par la direction de l'atelier mesure à l'issue de ces dix années de patronage, puis après quatre ans à ce poste à la responsabilité des boutiques, en plus de l'atelier mesure.

Et puis Massaro... Pourquoi a-t-on envie de quitter John Lobb, qui apparaît quand même, vu de l'extérieur, comme le sommet de la spécialité, donc une sorte de bâton de maréchal pour ceux qui y occupent un poste important ?

Envie de voir autre chose. Il y avait eu un petit appel du pied de Raymond Massaro, auquel j'avais répondu, et ce qui m'a intéressé c'était d'ajouter une corde à mon arc, sachant que la botterie féminine est quelque chose de particulier : ce sont deux métiers différents, avec de fortes différences au niveau du feeling, des sensations, des choix de matières (on passe de box de 16/10^{èmes} à des chevreaux de 5/10^{èmes} d'épaisseur...), des formes, de la cambrure, du talon, de l'équilibre et du confort – même si celui-ci devient tout relatif puisque s'agissant de la femme on chausse d'abord l'œil !

Ce fut une très belle expérience, à laquelle il faut ajouter l'aspect collections couture – le fait d'être confronté à de gros volumes de production dans un laps de temps très court m'a permis de découvrir d'abord un mode de fonctionnement, et une équipe très solide. Mon expérience chez Lobb ne m'a pas été inutile en arrivant, dans la mesure où il fallait prendre le relais après une personne qui avait une très forte personnalité, et il m'a fallu me mettre dans un mode de fonctionnement différent pour apprivoiser son équipe, ce qui nécessite un travail sur soi.





D'autant que ce n'était pas une petite équipe, et que la moyenne d'âge y était assez élevée – donc les habitudes de travail avec le patron, en l'occurrence Raymond Massaro.

Lorsque je suis arrivé chez Massaro, l'équipe était constituée de neuf personnes et la moyenne d'âge était de 55 ans, avec un chef d'atelier de 72 ans. Lorsque j'en suis parti en fin d'année dernière, il y avait treize personnes, avec une moyenne d'âge de 26 ans : comme je l'avais fait chez Lobb, j'ai fait en sorte d'embaucher des apprentis (je dois en être à 25 dans toute ma carrière), sachant que pour moi le recrutement d'un apprenti est le même que celui d'un ouvrier qualifié : il faut recevoir plusieurs personnes, voir leur motivation à apprendre un métier, et cela a plutôt bien fonctionné à chaque fois...

La motivation est-elle aussi importante que le savoir-faire ?

Par définition les apprentis partent quasiment de zéro. Ensuite, quand on intègre un atelier comme celui de Massaro, le rythme de travail avec les périodes de collections est un enjeu capital, l'apprenti va être associé à ce travail et il faut donc d'entrée de jeu que je voie s'il va « mordre » ou pas.

Comment devine-t-on cela lors d'un entretien ?

C'est une question de feeling : on voit notamment si le regard est fuyant lorsqu'on demande à la personne si elle est prête à travailler parfois beaucoup. Il arrive que l'on se loupe, mais je n'en ai pas raté beaucoup...

Particularité du travail chez Massaro : réaliser les chaussures des collections Chanel. Grosse pression !

Cela n'a pas été une surprise mais le mode de fonctionnement a provoqué chez moi un atterrissage un peu douloureux sur les premières collections, parce que le rythme est extrêmement soutenu. Cela demande beaucoup de disponibilité, d'être capable de travailler plus de douze heures par jour si nécessaire, c'est inhérent à ce type d'activité. Tout comme la réactivité : voir un croquis et être capable de le transformer vite en volume, avoir des idées, chercher des solutions... Là, c'est moi qui ai fait mon apprentissage, il a fallu que je réapprenne mon métier, pour réagir avec les bonnes façons. Et l'autre aspect du poste, c'était de travailler avec des créateurs.



Notamment Karl Lagerfeld.

Oui, évidemment. Mais le contact n'est pas aussi simple parce qu'il y a une équipe autour de lui et le travail se fait avec cette équipe. Néanmoins ce sont des stylistes qui ont souvent un regard intéressant sur le travail, et je suis aujourd'hui convaincu que le styliste et le bottier sont des gens complémentaires, et qu'il est essentiel dans ce type de collaboration de ne pas vouloir manger la laine sur le dos de l'autre. Les métiers sont complémentaires dans la mesure où le bottier peut avoir des idées, être créatif, mais il n'a pas le mode de fonctionnement pour raisonner en terme de collection, de cohérence avec une silhouette. Cela peut être le cas pour un bottier masculin, qui doit s'intéresser aussi au costume, mais le stylisme de la chaussure féminine va un peu plus loin, c'est vraiment différent. Il faut donc être capable de répondre à tout, et mon expérience chez Massaro avec la couture, c'est ça : la capacité à aborder tous les sujets, et toucher du doigt le fait que le bottier doit être capable de tout faire, et de répondre à toutes les demandes. C'est ce que j'ai envie de faire pour ma marque : je n'ai pas nécessairement envie d'imposer une ligne (le bottier doit être capable de faire tout ce que son client lui demande), mais plutôt de mettre mes deux expériences au profit de ma marque, en faisant de la botterie masculine et féminine.

Pourrais-tu dans l'avenir sous-traiter des fabrications pour Chanel ou d'autres ?

L'idée de cet atelier est aussi de pouvoir sous-traiter pour des créateurs, de grande ou de petite maison, l'éventail est très large et l'important est d'utiliser les compétences... » □



UNE COLLECTION ÉLABORÉE AU SOLEIL

Pour mener à bien son projet et s'installer sous le Viaduc des Arts, Philippe Atienza a dû présenter un dossier complet à la Mairie de Paris, qui comprenait notamment une douzaine de modèles homme et femme. Ces modèles sont nés dans le petit atelier installé par le bottier dans sa maison de l'Avignonnais : « Il a bien fallu produire une collection, et j'ai profité du soleil et de la luminosité du Sud pour le faire. Ensuite, l'idée était d'être prêt et de transférer l'atelier le jour où le local serait disponible, j'ai donc aussi beaucoup travaillé pour restaurer mon matériel, mes outils, mes machines, de façon à pouvoir mettre tout cela dans un camion de déménagement le moment venu, ce qui est fait aujourd'hui. »

UN LIEU DE FORMATION ET DE TRANSMISSION

En bon Compagnon du Devoir, Philippe Atienza compte faire travailler des apprentis, poursuivre leur formation, leur donner leur chance : « Je suis déjà à la recherche d'un apprenti. Sachant que ceux-ci arrivent généralement fin juillet ou début septembre, je suis dans le timing : cela me permet d'installer l'atelier et de le mettre en route. La demande a déjà été faite auprès des Compagnons. J'ai la place pour faire travailler du monde, c'est l'avantage de cet atelier. »

